



Photo : Depireux

Petit enfant deviendra grand pourvu qu'on lui laisse prendre le large

Marie France VERSAILLES

*Grandir, c'est élargir l'espace
autour de soi (1).*

*Grandir, c'est s'éloigner,
se séparer, partir. Laisser grandir,
n'est-ce pas laisser partir ?*

Aux U.S.A., on parle du « syndrome du nid vide » à propos des mères momentanément déprimées après que leurs grands enfants aient quitté la maison. Après avoir tenu, pendant une vingtaine d'années, un premier rôle dans la vie de leur enfant, elles savent que ce rôle qui a mobilisé tant d'énergie appartient maintenant au passé.

Sur la table d'accouchement, une mère saisit son nouveau-né : tu es là ! Mon bébé à moi...

Mais il faut, pour qu'il vive, couper le cordon. Attachement et détachement vont déjà de pair. Le ton est donné. Jusqu'au jour où le nid se videra, la vie familiale n'est-elle pas ponctuée de départs, de retours, de séparations et de retrouvailles ?

L'intimité, paradis perdu

La première compétence du nouveau-né, écrit Marie Thirion (2), est de s'attacher à sa mère et de se l'attacher. C'est une question de survie d'obtenir réponse à ses besoins fondamentaux, d'être nourri, soigné, choyé, de communiquer.

Il était lové à l'abri dans la matrice maternelle, le voilà qui se niche dans une relation humaine privilégiée. C'est au visage de ses parents qu'il réagit, à leur voix, à l'odeur de sa mère. Lorsqu'il pleure, les seins nourriciers gonflent et souvent se mettent à couler avant que la mère ait pris le bébé. Complicité physiologique : c'est la succion du mamelon qui stimule la lactation.

La situation du repas illustre bien l'amorce d'une brèche dans cette intimité. De l'expression à la satisfaction du besoin, du pleur au biberon, le temps s'allonge au fur et à mesure que les jours passent et que le bébé pousse bien. Frustration nécessaire, écrit Winnicott, ce fin observateur des premières relations, parce qu'elle amène l'enfant à réaliser que sa mère a une existence propre, indépendante de la sienne, qu'elle est donc une personne distincte, et lui aussi. C'est en se séparant qu'il devient quelqu'un, fort de la confiance acquise : le biberon viendra.

« Moi, j'aime bien les gens qui sont de quelque part... » dit la chanson. Avec l'enracinement dans deux lignées, celle du père, celle de la mère, la famille seule donne à l'enfant ce sentiment d'appartenance qui permet de se séparer sans dommage. Ce qui ne veut pas dire sans chagrin...

« Pour des raisons professionnelles, le père de Violaine emmène sa famille à l'étranger. On lui avait dit que les enfants de cet âge s'adaptent sans problème. Mais à cet âge, quatre ans, Violaine sera longue à (se) con-

soler d'avoir quitté sa maison, ses copains du quartier, ses grands-parents. On avait méconnu les liens noués et son droit à la tristesse ».

« Les parents rentrent de quinze jours de vacances en amoureux. David, deux ans, fait la tête. Ils espéraient des retrouvailles exubérantes qu'ils devront attendre pendant deux jours ! »

Ainsi beaucoup de parents se plaignent que chaque soir, leur enfant se détourne au moment où ils lui tendent les bras, même s'il les a guettés à la fenêtre de la crèche. Il ne les boude pas. Il se donne le temps d'oublier qu'ils l'ont laissé là le matin, le temps aussi de quitter le lieu où il a passé la journée.

On connaît des adultes qui aiment partir en vacances pour le plaisir de rentrer. Et des enfants qui ne veulent pas s'endormir le soir parce que dormir, c'est partir un peu...

Se quitter sans se perdre

Les premières relations vécues en famille : la paternité, la maternité, la filiation, la fraternité, vont laisser des traces et modeler les relations futures que la

personne construira. Les premières séparations vont, elles aussi, imprégner l'enfant. Non du fait de leur existence qui est évidente et nécessaire. La vie et ses exigences se chargent de les imposer ! Mais du fait que soient reconnues, le cas échéant, la tristesse, la colère et la peur de se perdre. Les parents eux-mêmes n'y échappent pas toujours : il suffit d'observer un matin de crèche ou d'école maternelle. Certaines mamans filent à l'anglaise, d'autres font de fausses sorties et reviennent voir si tout va bien, déçues si le petit pleure, déçues s'il semble les oublier...

(page 2)

(1) Une jolie formule extraite d'une conférence de Marie-Claire Morryoussef dans le cadre du cycle de conférences organisé chaque année par le F.R.A.J.E. Cette année, le thème commun était celui des liens qui se nouent, se dénouent, se vivent, font aimer et font souffrir. Un livre, *Sous le signe du lien* reprend tous les textes, autant d'entrées différentes sur le même thème. Il est disponible au F.R.A.J.E., 162, avenue Louise, 1050 Bruxelles (tél. 02/644 01 34).

(2) Les compétences du nouveau-né, Editions Ramsay.

Les gueux sont des seigneurs

Le Ligeur 24
19 Juin 1992

Anne de WOUTERS

Un livre d'émotion, par Georges de Kerchove, avocat et militant d'A.T.D. Quart Monde, livre nourri d'expériences, riche de réflexion et de questions, lourd des paroles non dites d'un peuple réduit au silence, voilà qui méritait une rencontre du Ligeur avec l'auteur.

Il lui fallait, dit-il, partager avec un public élargi cette longue histoire d'amitié vécue avec André Modave et le peuple des exclus. Nous donner à écouter, entendre des gens qui le plus souvent se taisent, dans la crainte d'être incompris, mal compris, utilisés.

« Ils sont veules, incapables du moindre effort... »

Le malentendu est permanent entre le monde de ceux qui possèdent le savoir et le Quart Monde. Même s'il y a bonne volonté de part et d'autre. Ainsi dans cette famille, les allocations familiales méritées par le travail du fils aîné sont coupées quand il entre en prison. Très logiquement l'assistante sociale

suggère que la mère aille à la commune déclarer que son fils n'est plus domicilié chez elle. Les allocations familiales lui seront alors attribuées par un autre ayant droit. Mais la mère n'en fait rien. Le temps passe. L'assistante sociale insiste. Peut-elle comprendre que pour la mère, radier son fils du domicile serait en quelque sorte « le tuer » ? Le renier ? Une veulerie apparente masquait en réalité une fidélité héroïque à l'enfant dans le malheur.

« Prends garde de devenir comme nous »

Nous nous voyons à travers le regard des autres. Comment voit-on les gens du Quart Monde ?

(page 2)



Eugène Laermans, « L'Hiver » (Musées royaux des Beaux-Arts).